

A ROME : PAR ÇI, PAR LÀ.

CHAPITRE TREIZIÈME

DU 1ER AU 17 JUIN

Dimanche, 8 juin. — Mais pour nous revoir, mère, il faut se conserver ; il ne faut pas trotter du matin jusqu'au soir, passer des heures sur la terre fraîche, arracher des herbes ici, renchausser des plantes là, plus loin cultiver des bouquets, et que sais-je ? je vois tout cela d'ici. C'était bon quand on était plus jeune. Mais les forces diminuent, l'estomac devient plus sensible au rhume ; la respiration est plus courte ; et la jambe est plus raide. Quand on a des rentes, on s'assied dans sa chaise, on jase (cela, ça ne fatigue pas les vieilles) on se repose, on se fait apporter son mouchoir. Sérieusement, soyez raisonnable. Faites comme moi, quand je suis malade, je m'arrête. Si quelquefois il m'arrive de ne pas le faire assez tôt, c'est parce que je tiens de vous. Vous n'avez pas le droit de me le reprocher. De grâce, si vous voulez me faire plaisir, prenez du bon temps ; et que je ne vous trouve pas vieillie au retour.

J'ai reçu votre lettre du 23 mai, dans laquelle vous me racontez la belle fête de la Pentecôte. Mes félicitations. Une lettre de St-Lin me dit : “ Je ne vous donnerai pas des nouvelles de la paroisse, je sais que M. Payette vous tient au courant de tout ; je vous dirai seulement ce qu'il ne vous dit pas, c'est que depuis votre départ la paroisse a été desservie on ne peut mieux. ” Vous ne sauriez croire comme il me fait plaisir d'apprendre ces choses. Si je savais ma paroisse en souffrance, mon séjour ici serait empoisonné d'inquiétudes. Je résignerais ou la cure ou le rectorat. — Laissons dire les méfiants. La lumière se fera avant longtemps. C'est pour cela que je fais tout imprimer. Il y aura à peu près 400 pages du format que vous avez reçu. Je me suis tu jusqu'ici, parce que on aurait tourné mes explications les plus sages contre moi. J'étais entre trois camps qui ne demanderaient pas mieux que